

6 1165

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

LYON : 3 fr. par trimestre.

PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,

Au THÉÂTRE, journal de Paris.



S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal, à M. Francis LIROSSIER; pour les dessins, à M. Ch. KIALICY

BUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

à 63

à 63

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.

DES THÉÂTRES DE LA PROVINCE.

La triste situation des théâtres de la province a provoqué la sollicitude du Gouvernement, et la presse parisienne annonce que l'Etat accorde une subvention annuelle de 50,000 fr. aux théâtres des six premières villes de France : Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Nantes et Lille.

Ce n'est point tout.

En venant à l'aide des entreprises théâtrales, le Gouvernement veut que les villes, elles aussi, donnent une subvention à leur théâtre, subvention également de cinquante mille francs.

On le voit, la position faite au directeur est superbe; mais elle met dans la position d'exiger beaucoup de lui.

Ainsi, les théâtres lyriques ne seront plus fermés pendant la saison d'été, et la direction devra avoir une troupe de comédie pour interpréter les chefs-d'œuvre du Théâtre-Français.

Tout le monde y gagnera : acteurs, auteurs et public.

Car la décadence des théâtres de la province vient partiellement de ces trois classes :

Des acteurs, d'abord, parmi lesquels les médiocrités abondent, et dont les exigences pécuniaires sont en raison directe de la médiocrité;

Des auteurs qui se sont faits marchands, et qui, écrivant à la hâte des pièces pour tels ou tels artistes parisiens, pièces dont le succès

n'est possible que par ces artistes, nous envoient de la marchandise avariée;

Du public, enfin, qui, ne comprenant jamais les difficultés d'une entreprise théâtrale, se montre souvent d'une sévérité injuste et nuisible à ses propres intérêts.

L'année nouvelle s'ouvre sous d'heureux auspices : grâce en soit rendue à la bienveillante protection de l'Empereur pour les arts et les lettres.

Francis LIROSSIER.

JE FAIS DES BOTTES.

L'anecdote suivante est empruntée à une notice biographique sur Schneitzhoeffter, compositeur célèbre mort depuis peu :

« Schneitzhoeffter ne faisait de la musique que pour ses amis, évitait les cérémonies officielles et refusait des invitations partout où il croyait être pris au piège du piano. Le célèbre Sakoski, bottier de l'empereur, ayant entendu Schneitzhoeffter dans une soirée, le pria d'accepter une invitation à diner. Il ne put refuser. Après le diner, Sakoski le supplia de lui jouer quelques-unes de ses œuvres. Il se rendit encore à ce désir et dissimula le mieux possible la contrariété qu'il éprouvait. A la fin de la soirée, Schneitzhoeffter à son tour invita le bottier à venir le dimanche suivant diner chez lui. Aussitôt le repas fini, il fit apporter une vieille paire de bottes, la présenta à Sakoski.

« Que voulez-vous faire de ces bottes? demanda le bottier tout déconcerté. — Di-
« manche dernier, répondit le musicien avec
« ce sang-froid qui le caractérisait, vous m'a-
« vez prié de vous faire de la musique après
« le diner, je vous prie, moi, de raccommo-
« der mes bottes. Chacun son métier. »

C'est depuis lors qu'on entend dire à des musiciens : « Je vais faire des bottes » ; ils veulent dire : « Je vais faire de la musique. »



Mlle Hillen, ex-première chanteuse des théâtres de Lyon, fait en ce moment les délices de Nantes. — L'admission d'un artiste ayant lieu dans cette ville par le mode des votes, elle a été élue à l'unanimité.

Flachat, ex-baryton de notre ville, a obtenu le même résultat.

Le concert de Mlle Marie Ducrest a été une de ces réunions d'élite comme on en rencontre rarement à Lyon. Le succès de la soirée a été pour la gracieuse bénéficiaire. Nous en reparlerons.

Caquetage de Vert-Vert.

Mlle X., du théâtre des Célestins, frappait à la loge de Mme Ballaury :

— Ouvre-moi, s'écriait-elle.

Comme Mme Ballaury ne se hâtait pas d'ouvrir :

— Ouvre-moi donc, répéta avec impatience Mlle X.

— Ah ça ! dit Mme Ballaury, en ouvrant, me prends-tu pour une écaillère ?

Un domestique fut chargé d'aller jeter une lettre à la poste ; à peine était-il sorti, que son maître se rappelle n'avoir pas mis de suscription.

— Ma lettre ? s'écrie-t-il au retour du domestique. — Monsieur, elle est dans la boîte. — Mais, imbécile, je n'avais pas mis d'adresse. — Je m'en suis bien aperçu. — Pourquoi donc ne l'as-tu pas rapportée ? — Eh ! j'ai pensé que Monsieur ne voulait pas que je sache à qui il écrivait.

UN ENFANT TERRIBLE.

Je connais une dame ayant deux enfants : une petite fille et un petit garçon ; la première peut être classée dans la catégorie des enfants terribles. — Qu'on en juge.

Dernièrement, le petit garçon disait à sa mère :

— Maman, tu devrais bien encore me faire une petite sœur.

— Oui, ajouta la petite fille, mais il ne faut pas la faire sans le dire à papa, puisqu'il trouve qu'il a déjà assez d'enfants.

A céder, pour cause de santé, et à très-bas prix, un très-bon rhume de poitrine.

La manie du calembour est comme la peste, elle se propage ; les artistes qui jouent la *Poule aux œufs d'or* en ont été mordus ; aussi à chaque nouvelle représentation en greffent-ils de nouveaux sur ceux de Clairville.

— Tiens, disait Giraud dans l'île de l'Harmonie, voilà un instrument à mille tons (Hamilton).

— Oui, répond Lureau, et pour en jouer, il faut avoir bons doigts (Bondois).

Lambert, examinant l'instrument : c'est du buis, du buis c'est (Buycet).

Fournier entre en scène travesti en cornemuse.

— Voilà l'instrument de berger (Mme Berger), dit Hamilton.

— Non pas, Monsieur, répond Fournier, les pipeaux sont de poirier (Mme Poirier).

— Moi, je crois qu'ils sont en bois tiré de la vigne (Lavigne).

— Tu ne penses qu'au vin (Cauvin).

— Quoi qu'il en soit, dit Lambert, c'est toujours l'instrument du pré (Duprè).

Arrêtons-nous ici, nous n'en finirions pas.



CÉLESTINS.

Les pièces jouées au bénéfice de Mme BALLAURY sont venues très-heureusement s'ajouter au répertoire de cet heureux théâtre. Nous n'avons donc qu'à constater une série de succès, allant du drame au vaudeville.

La Poule aux œufs d'or pond ses dernières recettes ; *Cocorico* pousse ses derniers cris, car les décors de cette féerie sont, nous a-t-on dit, vendus au théâtre de Marseille, et doivent être expédiés le 10 du mois de janvier.

Les critiques de la presse parisienne laissent tomber les larmes de leur plume sur les colonnes de leur journal :

« Mme Scrivanek va partir : le Palais-Royal perd sa plus délicieuse artiste. Mme Scrivanek est engagée à Lyon. »

Et la nouvelle est vraie, nous l'avons lue tout au long sur l'affiche.

Comment M. Delestang a-t-il résolu ce problème ?

Comment a-t-il pu enlever à Paris ses plus ravissantes actrices ?

Si Paris est le paradis des jolies femmes, il est surtout le paradis des jeunes actrices qui ont talent et beauté.

Pour les louer, elles ont des plumes habiles, et leur nom est écrit en lettres d'or dans les premiers journaux sous la signature des rois de la critique, Théophile Gauthier et Jules Janin ; pour les applaudir, elles ont un public d'élite.

Aussi, dit le proverbe : « Qui quitte Paris, perd l'esprit. »

Comment M. Delestang a-t-il obtenu un pareil résultat ?

Demandez-lui comment il a fait vivre et prospérer son théâtre, alors que toutes les scènes départementales croulaient sous l'indifférence provoquée par les événements politiques ? Demandez-lui comment il a pu conduire à bon port ce vaisseau, si chargé de passagers, à travers les mille tempêtes de ces derniers jours ?

Il a été heureux, répondent les ignorants. — Il a été habile, disent les sages.

La réussite est ici la conséquence naturelle de l'habileté.

GRAND-THÉÂTRE.

Nous n'avons rien à signaler de nouveau à nos lecteurs, si ce n'est la soirée de mercredi, dans laquelle M. E. Arnaud a fait chanter son Album de 1853 par les principaux artistes de notre scène lyrique.

La romance en musique est un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange.

Elle a été inventée pour la satisfaction de ces chanteurs de salon qu'on applaudit tout haut, en les envoyant, tout bas, à tous les diables.

Le vice capital de la romance est dans les paroles, qui, la plupart du temps, ne sont qu'une affreuse macédoine de mots et de phrases sans signification. Les citations à l'appui de cette remarque seraient faciles et abondantes, et c'est dans cette circonstance que nous trouvons la comparaison d'Achille Denis excellente : « Les paroles, dit-il, ne sont qu'un clou auquel les compositeurs suspendent un magnifique manteau de velours et d'or. »

Notre critique, on le voit, ne s'adresse en aucune façon à M. E. Arnaud, dont nous reconnaissons le talent, mais que nous plaignons sincèrement d'avoir d'aussi pauvres collaborateurs.

Son Album de 1853 a été délicieusement interprété par M. FROMENT, Mmes CABEL et LACOMBE.

Si tous les chanteurs de salon chantaient comme ces artistes, nous n'aurions pas en si grande haine les romances. Malheureusement, pour chanter, il ne leur manque que la voix.

Le succès de *Raymond* se consolide tous les jours. Honneur en soit rendu à nos artistes.

GALERIE DE L'ARGUE.

M. Courtois a donné mardi une représentation dont les bénéfices ont été versés pour la souscription ouverte au *Salut Public*, afin d'acheter les monuments qui déparent la colline de Fourvières.

Nous ne saurions trop louer M. Courtois : c'est se montrer noblement reconnaissant du sympathique accueil qu'il a reçu de notre population, et c'est assurer le succès de ses nouvelles représentations.

M. Courtois a fait le pari d'escamoter le nez d'une personne de la société, et de le faire trouver dans la tabatière d'une autre personne. Le tour d'escamotage paraît difficile ; mais papa Courtois descend en ligne directe du diable, et il est capable de tout ; au reste, qui ira verra,

L'ARGUS ET LE VERT-VERT

Réunis.



Lyon Imp. Gevete fils r. St-Joseph, 12.

*Oh! Cherubins à la face bouffie,
Reveillez donc ces morts peu diligents*

LES PETITS MYSTÈRES DE LYON

ROMAN.

DIX-HUITIÈME FEUILLET.

Lucien chercha vainement à faire revenir M^{me} Mervil de son singulier *ultimatum*, il échoua.

Désir de jeune fille est un feu qui dévore,
Désir de jeune veuve est plus ardent encore.

Et M^{me} Mervil était veuve.

Cet obstacle, mis à son mariage, ne fit qu'accroître l'amour que Lucien éprouvait pour la jeune femme, et il résolut de subir son caprice, après avoir vainement cherché à l'expliquer.

Un matin donc il se rendit chez Louis de Family, qui, par le fait des événements qui avaient présidé à son union avec M^{lle} Bernard, se trouvait après cinq ans à son premier quartier de lune de miel.

Après les préambules de politesse :

— Monsieur, dit Lucien, la visite que je viens vous faire a un but qu'il est difficile d'expliquer.

— Pourquoi ?

— Il faut d'abord que je vous fasse un aveu : je suis amoureux de M^{me} Mervil.

— Jolie et spirituelle femme, je vous en fais mon compliment.

— Malheureusement, à mon mariage avec elle il se trouve un obstacle, et cet obstacle, c'est vous.

— Comment ?

— Je suis dans la nécessité pénible de vous tuer.

— Moi.

— Comprenez-vous ?

— Je commence à comprendre, répondit Louis en réfléchissant. M^{me} Mervil vous a-t-elle parlé de son mari ?

— Jamais. M. Mervil a été tué en duel, et c'est moi qui me battais avec lui.

— Diable, dit Lucien, M^{me} Mervil veut, à ce qu'il paraît, que je vous rende la pareille.

— Monsieur, la mort de M. Mervil est un événement que je regrette. Dans une vie de jeune homme, on se laisse entraîner, on ne calcule pas les conséquences d'une étourderie dont le temps fait une faute : c'est l'histoire de mon duel avec M. Mervil. Tenez-vous beaucoup à épouser M^{me} Mervil ?

— Beaucoup.

— Alors, je suis à vos ordres.

— Un instant ! mon amour pour cette dame

ne va pas jusqu'à tuer, sans hésitation, un galant homme qui pourrait, du reste, lui aussi, parfaitement me tuer.

— Je ferai mon possible.

— Prenons donc un autre chemin : il est de toute nécessité pour moi que vous disparaissiez. Consentez-vous à faire le mort ?

— Comment faire le mort ?

— Certainement ; aujourd'hui je me rends chez M^{me} Mervil, l'air triste et désespéré comme celui d'un homme qui a commis une mauvaise action, et je lui annonce que je vous ai tué en duel ; vous, vous partez pour un voyage et vous ne revenez qu'au jour du mariage, auquel je vous invite.

Louis s'empressa de consentir à ce que lui proposait Lucien, et tout se passa comme les deux jeunes gens l'avaient espéré. M^{me} Mervil, touchée du dévouement de Lucien, consentit à son mariage.

Le contrat fut signé, et le soir il y eut un bal splendide dont la femme mariée fut naturellement la reine.

Mais, en dépit d'elle-même, un nuage de tristesse pesait sur son front : elle était rêveuse et n'écoutait que d'une oreille les compliments qui bourdonnaient autour d'elle.

— Qu'avez-vous, lui demanda Lucien ?

— Oh ! mon ami, lui répondit-elle, je ne sais quel vague pressentiment me dit que notre union ne sera pas heureuse.

— Pourquoi ?

— Le meurtre, car un duel est un meurtre, qui en est la cause, retombera sur nous, sur moi, qui en fus la conseillère, sur vous qui l'avez exécuté.

— Hélas ! soupira Lucien.

— Pourquoi m'avez-vous crue, continua la jeune femme. Pourquoi m'avez-vous obéi ?

— Je vous aimais.

— Vous m'aimiez ; mais cet amour est-il une excuse ? Ne deviez-vous pas comprendre que j'étais folle.

Un sourire imperceptible plissa les lèvres de Lucien.

— Ce que je regrette, dit-il, ce n'est point la mort de M. de Family ; ce que je me reproche, c'est le désespoir de sa jeune femme.

— Mon amie d'enfance. Puis, voyez-vous, Lucien, j'ai réfléchi sur la conduite de M. Mervil. Dans son duel avec M. de Family, ce fut lui qui fut le provocateur.

— Ainsi, si M. de Family existait, vous seriez complètement heureuse ?

— Je ne désirerais plus rien.

Lucien se leva, et prenant la jeune femme par le bras, il la conduisit dans la chambre à coucher.

Un jeune homme y causait avec une jeune femme ; à l'entrée des deux époux, ils se levèrent, et le jeune homme s'avança au devant d'eux.

— M. de Family ! s'écria la femme de Lucien.

— Moi-même, répondit Louis.

— Vous n'êtes donc pas mort ?

— Je ne l'ai jamais été, répondit Lucien en souriant.

— Ainsi, votre duel avec Lucien ?

— Mensonge.

— Le désespoir de votre femme ?

— Comédie.

Les deux jeunes femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Madame, dit Louis avec dignité, je vous jure que dans mon duel avec M. Mervil, il n'y a eu de ma part aucune provocation : j'ai été insulté, je me suis défendu.

Lucien et Louis se serrèrent la main.

— Maintenant, dit le second, entrons au salon.

— Non, ma place n'est pas là, répondit Louis : j'ai été la cause innocente de la mort de M. Mervil ; respectons les préjugés du monde ; mais vous pouvez compter sur un ami.

Louis partit avec sa jeune femme dans l'élégante voiture qui l'attendait à la porte.

— Allons, dit Louis, voilà deux heureux de plus.

— Le sont-ils autant que nous ?

— Je ne crois pas.

Et la voiture emporta l'heureux ménage.

Francis LIROSSIER.

(La suite au prochain numéro.)

On annonce pour samedi le premier BAL masqué de ce paradis merveilleux de l'ALCAZAR, paradis digne des houris de Mahomet, construit sur les ruines du Colisée.